

dextérité qu'il prouvait ainsi ne pas en être à son début.

Craignant de ne pas être maître de lui, Edouard s'éloigna un peu de la table. Précisément au même moment Arthur se leva, ramassa l'argent si peu loyalement acquis, et se retournant aussitôt, il dit :

—Qui veut me remplacer ? est-ce vous, M Bauer ?

—Je ne joue pas, monsieur, répondit Edouard, un peu sèchement.

—Ah ! repartit Arthur avec un demi-ricanement, vous voulez sans doute dire que vous ne jouez plus.

—J'ai cessé, en effet, depuis que j'ai, par une funeste expérience, connu les dangereux entraînements du jeu. . . . Mais jamais, ajouta-t-il, en baissant la voix et en attachant sur le jeune homme un regard expressif, je n'en ai pratiqué les coupables roueries."

Arthur pâlit légèrement, puis il s'éloigna aussitôt sous le prétexte d'aller se chercher un remplaçant.

La découverte que venait de faire Edouard devenait pour son esprit une cause de grande perplexité. Devait-il laisser ce jeune homme se livrer, en toute impunité, à des manœuvres aussi coupables ou mettre en garde contre elles les nombreuses dupes qu'il ne pouvait manquer de faire encore ? Ces deux partis lui répugnaient presque également. Dans le premier cas, c'était une sorte de complicité morale qu'il laissait rejaillir sur lui ; dans le second, on l'accuserait un peu d'avoir voulu compromettre le fils de M. Sercey.

Arthur pouvait profiter de l'espèce de menace que renfermait la réponse qu'il lui avait faite, et renoncer, par crainte, sinon par délicatesse, à des gains illicites. Edouard se promit de le surveiller et d'agir ensuite selon les circonstances ; on ne pourrait, du moins, ainsi, lui reprocher une vindicative précipitation.

Le jour suivant, M. Westner chargea le jeune directeur de ses forges de les faire visiter à l'étranger, avec qui il avait conversé longuement la veille. Edouard s'acquitta de cette mission avec plaisir et sans omettre aucun détail de nature à intéresser un homme compétent en semblable matière. Il lui indiquait les améliorations nouvelles et celles qu'il espérait réaliser dans un avenir prochain. Sa propre fortune eût été engagée dans cette vaste exploitation qu'il n'aurait pu s'y dévouer d'une façon plus complète.

L'étranger de son côté parlait peu, examinait beaucoup, avec une grande attention et paraissait satisfait du résultat de sa visite.

—Monsieur, dit-il alors au jeune homme, voulez-vous me suivre en Allemagne, prendre la direction de forges beaucoup plus considérables que celles-ci ? Fixez un chiffre, et je le ratifie d'avance. Je crois M. Westner trop équitable pour ne pas approuver votre départ, quand il connaîtra les avantages que j'entends vous faire. Mais, reprit l'étranger, ne me répondez pas encore, prenez le temps de réfléchir ; on ne décide pas en quelques minutes le sort de toute sa vie.

—Je ne retarderai pas un instant, monsieur, les remerciements que je vous dois pour d'aussi généreuses propositions. Je ne sais si le bon et loyal M. Westner consentirait à ce que je le quittasse ; mais il n'est pas d'avantages, quelle qu'en soit la nature, qui puissent me décider à une telle séparation.

—Vous augmentez mes regrets, dit-il, mais je comprends qu'insister davantage serait indiscret, j'ai la prétention de me connaître en hommes, et je n'hésite pas à dire que ceux d'une intelligence aussi élevée et d'une moralité aussi délicate sont fort rares.

J.-EMILE RICHARD,

Ottawa, 1895.

(Lz fin au prochain numéro)

ETUDE DE MŒURS

Je suis, depuis quelques semaines, dans un village du Nouveau-Brunswick, que ses habitants décorent pompeusement du nom de ville.

Poussée par mon naturel observateur, j'ai voulu étudier sur place cette population quelque peu mêlée : cette étude m'a causé le plus vif étonnement, et... le dirai-je ? le plus profond chagrain.

Ici, Acadiens, Irlandais, Anglais, se coudoient dans la plus fraternelle entente. Les Canadiens, seuls, semblent faire bande à part, relégués qu'ils sont par la jalousie dont ils sont l'objet. Aussi, le dépit qu'ils causent n'est pas tout à fait sans motifs ; car, dans toutes les positions, ils tiennent le premier rang et font honneur à leur nationalité.

En observant de près les Acadiens—enfants de la France—j'ai été justement surpris. Ils semblent complètement ignorer leur noble origine : Tout ce qui est français leur est antipathique, tandis qu'au contraire toutes leurs complaisances sont pour les Anglais.

C'est le triste résultat de l'ignorance qui règne parmi eux ; que savent-ils de leur histoire, ces malheureux qui ignorent encore que la province qu'ils habitent fait partie du Canada ?

Tous les étrangers bien pensants sont surpris de cette division qui règne entre deux races, enfants d'une même mère !

O ! instruction, toi seule pourras refaire de ce peuple d'anglifiés des Français. Et la preuve, c'est que les plus Français d'entre eux ce sont les seuls instruits.

Une chose surtout me frappe dans ce chaos. Les Acadiens d'ici n'ont pas, comme certains Canadiens-français des États-Unis, la malheureuse manie de traduire leur nom. On continue de s'appeler Hébert, Cyr, Martin, etc., mais il serait du plus mauvais goût d'avoir pour prénom Marie, Catherine, Pierre. Le bon ton veut que l'on se nomme Mary, Kate, Peter, etc.

S'il me fallait rapporter ici tous les petits ridicules découverts et toutes les injustices, hélas ! aperçues, il me faudrait le journal entier, et peut-être un volume.

Je m'arrête donc en formant ce vœu patriotique qu'un jour Acadiens et Canadiens, tous Français, marcheront la main dans la main, vers un même but, n'ayant qu'une même devise : Religion et Patrie.

AIMÉE PATRIE.

Edmunston (N.B.), juillet 1895.

LES BATAILLES DE L'AVENIR

Que seront les batailles de l'avenir ? Le colonel X a essayé de le prévoir, dans la chronique militaire de la *Nouvelle Revue*.



MAIS se rend-on bien compte de ce que seront les batailles de l'avenir ?

Sur une étendue de 20 à 30 kilomètres se déploient cinq ou six corps d'armée : 200,000 combattants en première ligne.

Le général en chef a donné ses ordres, placé ses masses d'artillerie, fait ouvrir le feu. Son rôle est fini. La direction de la bataille lui échappe. Son regard ne peut embrasser qu'une minime étendue du terrain où l'on combat. Les nouvelles qu'il reçoit sont tardives et ses instructions ne pourraient plus arriver en temps opportun.

Les commandants de corps d'armée amènent leurs divisions, les répartissent, commencent

la lutte. Ils sont étroitement encadrés ; manœuvrer est impossible ; c'est le combat de front, long, énervant, sans solution, où la qualité maîtresse est la ténacité.

Les généraux de division, les commandants de brigade et de régiment font successivement approcher les réserves pour combler les vides qui se sont produits. Mais, une fois qu'elles sont engagées au feu, ils ne peuvent plus rien sur leurs troupes. Celles-ci sont livrées à elles-mêmes. Quelques officiers de compagnie énergiques peuvent seuls conserver un certain ascendant sur les combattants.

Mais voici un ouragan de fer qui s'abat, couchant chefs et soldats. Les troupes plient, certaines fractions reculent. L'angoisse étreint les cœurs. Sommes-nous perdus ? Mais non ; sur la droite, la ligne de feu progresse : on entend sonner la charge. La victoire est-elle à nous ? Personne ne le sait. La nuit tombe.

De part et d'autre, les pertes sont énormes ; mais, de chaque côté, des troupes fraîches arrivent. Demain, la lutte recommencera ; après-demain, peut-être encore, et le front de la bataille s'étendra sur un espace double !

Dans ces conditions nouvelles de la guerre moderne, il faut pour vaincre autre chose que d'adroites combinaisons de tactique. Pour supporter cette tension extrême de toutes les forces humaines, il faut au soldat des muscles de fer, des nerfs d'acier ; il faut, par dessus tout, des âmes fortement trempées.

LA JUSTICE EN CHINE

Un rédacteur du *Century*, la grande revue américaine, au cours d'une enquête sur le régime pénitentiaire en Chine, a visité dernièrement la prison de Canton, dans laquelle, dit-il, les prisonniers et prisonnières allaient et venaient sans que personne y prit garde.

Une seule femme était enchaînée. Convaincue d'avoir empoisonné son mari, elle était condamnée au *ling chee*, c'est-à-dire à être découpée vivante en morceaux. La malheureuse, qui paraissait appartenir à la classe aisée, ne montrait aucune émotion ; elle s'entretenait tranquillement avec la fille d'un géolier.

Arrive le juge. Ce magistrat, un petit vieux, souriant et d'aspect débonnaire, prit place devant une table où il posa ses papiers. Un serviteur lui tendit un évantail, dont il joua très gracieusement, et l'audience commença.

Le juge fouilla dans ses dossiers, et, d'une voix douce et bienveillante, débita les prodromes de l'accusation ; mais bientôt son organe, s'échauffant, devint criard, et le geste s'en mêlant, il eut bientôt l'air d'un diable en colère. Les accusés se mirent alors de la partie, criant et gesticulant à qui mieux mieux. Deux interprètes, convoqués pour la cause, car les Chinois ne se comprennent pas toujours entre eux, hurlaient et se démenaient plus fort que le monde ; enfin, en dernier lieu, le géolier, faisant irruption dans le prétoire, mit le comble à cette scène d'épilepsie judiciaire en sautant devant le juge comme un clown en gaieté.

Finalement, les accusés refusant d'avouer leur crime, le juge désida de leur appliquer la question sous la forme de la bastonnade.

Le bambou siffla dans l'air, et un cri, qui n'avait rien d'humain, ébranla la salle. Mais ce détail n'arrêta pas l'exécuteur, dont l'adresse était extraordinaire. Il se vantait de frapper quatre-vingts coups à la minute, et il était plutôt en avance qu'en retard sur ce chiffre. De plus, il ne déviait jamais de l'endroit qu'il avait choisi, au gras de la cuisse droite.

Deux cents coups furent ainsi consciencieusement et prestement appliqués à la grande joie de l'assistance. Mais cela ne donne-t-il pas une haute idée du degré de civilisation auquel sont arrivés les Chinois ?